

ment se trouvait à la cour de Louis XV, et Jacques-Cartier (*toujours avec un trait d'union*), ce visage pâle dont les mains ont si merveilleusement étonné Onondaha, au premier acte, en 1534.

De dramatique qu'elle était, la situation devient tragique. Arthur s'empoisonne avec une bouteille, dont il absorbe un coup. Près de mourir, il sent que ses paupières s'ouvrent toutes grandes, comme soulevées avec des tenailles pour l'empêcher de dormir, tout comme le lecteur ; puis un duel terrible, à mort, s'engage entre l'aide-de-camp et Parizot, qui tue son adversaire d'un coup de poing par terre.

Pendant ce temps, un rêve vient agiter Arthur. Il aperçoit Jacques-Cartier "dans un nuage éclatant." Tout le monde est saisi de stupeur. Les accents de sa voix sont terribles, prophétiques. Il prophétise... devinez quoi ? Les cheveux m'en dressent sur la tête : LE CANADA VENGE par J.-L. Archambault, écuyer, avocat, de Montréal.

I. LACORDE.

Ottawa, 22 mars 1880.

Un écrivain termine un travail intéressant sur la guerre de Crimée par les paroles qui suivent :

La guerre de Crimée, malgré les sacrifices immenses qu'elle a coûtés aux puissances alliées, n'a été qu'une passe d'armes très brillante assurément, mais qui, en définitive, n'a pas fait faire un pas à la question d'Orient toujours renaisante, et aujourd'hui plus menaçante que jamais pour la paix du monde. L'Angleterre trouverait-elle un jour encore l'occasion de pouvoir créer de concert avec la France, sur le Danube et en Bessarabie, un ordre de choses suffisant pour arrêter à tout jamais l'ambition de la Russie, tant du côté de l'Orient que du côté de l'Asie ? Un avenir plus prochain qu'on ne le pense, nous le fera connaître. Si au moins on avait conservé Sébastopol, comme nous l'indiquions, avec une garnison européenne mixte, on eût gardé dans ses mains la clé de la question d'Orient.

La Gazette de Moscou passe pour réfléchir, le plus souvent, la pensée du gouvernement russe, aussi ne lira-t-on pas sans intérêt les lignes suivantes qui semblent indiquer la conduite que va tenir le gouvernement pour combattre la conspiration nihiliste :

Dieu que nous allons vite ! Après des coups de feu dans la rue, une machine infernale placée sous la voie ferrée, et enfin, une explosion dans le palais même. C'est Dieu et ce n'est que Dieu qui protège le Czar ! Un grand nombre de maléfices ont passé par les mains de la justice ; on a fait beaucoup d'enquêtes et on les continue encore jusqu'aujourd'hui, mais on ne découvre rien, et chacun est libre de se livrer à des suppositions et à des conjectures sur la rébellion qui, depuis vingt années, se raille de la Russie, de son gouvernement, de tout le peuple russe. On livre aux tribunaux des personnages nuls, qui ne sont évidemment que des instruments de la conspiration, sans y être initiés, et on laisse échapper tous ceux qui jouent les premiers rôles.

Malgré la réprobation universelle qui les condamne, malgré la répression impitoyable qui les poursuit, les nihilistes ne paraissent pas vouloir finir à leurs exploits ; d'après une correspondance adressée de Saint-Petersbourg à la Nouvelle Presse Libre de Vienne :

Cinq mille personnes ont été arrêtées. Trois mille sont enfermées dans la forteresse Pierre-Paul. Le nihilisme n'en continue pas moins à sévir, et tous les jours il se passe des faits comme le suivant ? L'autorité ayant appris que des individus suspects demeuraient au No. 4 de la Perspective Bezborodkine, y envoya vingt agents de police avec cinq officiers. Ils ne trouverent personne autre que la veuve d'un employé ; on ne découvrit rien de suspect, mais cinq agents ayant vu, dans la cour de la maison, trois individus qui se sauvaient en toute hâte de dessous un hangar, s'y précipitèrent. Au même moment, une terrible explosion se fit entendre ; les agents furent tués et le hangar détruit. La maison elle-même fut gravement endommagée ; l'enquête a démontré que, sous le hangar, il y avait un dépôt de dynamite. On n'a pu retrouver le marchand qui occupait la maison auparavant.

Presque en même temps, un incendie éclatait dans la rue Bolskaïa. Trois bâtiments de la police et une maison particulière ont été détruits. Plusieurs agents de police ont péri dans les flammes en voulant sauver des papiers.

LA BONNE ÉDUCATION C'EST LE BONHEUR D'ICI BAS

C'est être bien cruel que de jeter ses enfants aux travaux et aux souffrances de la vie sans l'appui de la religion. Pauvre cœur ! que deviendra-t-il dans l'infortune ?

Nous avons lu dans une lettre d'un respectable ecclésiastique attaché à l'armée d'Orient le passage qui suit :

— Un souvenir triste se présente en ce moment à mon esprit. Je n'ose l'écrire ; et cependant le sujet me paraît instructif pour quelques familles qui s'égarent, et perdent leurs enfants par un désir mal entendu de leur être utiles. Un jeune homme d'une famille obscure avait été destiné, dès l'enfance, à l'état militaire ; il y avait fait son chemin. Un jour je le rencontrai. C'était au milieu d'une action meurtrière. Il était étendu sans force ; je m'agenouillai auprès de lui.

— Vous souffrez beaucoup ? lui dis-je. — Ah ! monsieur l'abbé, me répondit-il avec un sourire sardonique, ce que c'est que la gloire humaine ! cherchez-la donc, la gloire humaine ! Voilà où elle vous conduit ; je le sais maintenant par expérience.

— Mais tout n'est pas perdu, capitaine, lui répondis-je. Vous guérirez, et alors une décoration, un grade supérieur seront le prix de vos services.

Pour toute réponse, le capitaine m'engagea à lever la couverture grossière qu'on avait jetée sur lui. Un éclat d'obus lui avait arraché le côté, et je vis ses entrailles répandues sur la terre.

— C'est vrai, m'écriai-je, c'en est fait de la gloire humaine : mais il y en a une autre pour le brave qui a fait son devoir. Dans l'autre vie... J'allais continuer.

— Monsieur l'abbé, reprit le malade, ne me parlez pas de cela. Je ne veux pas en entendre parler.

— Mais, capitaine. — Ne m'en parlez pas, je vous le répète. J'ai travaillé pour la gloire. La gloire m'a fui. Je mourrai dans le désespoir.

— Je fis de vains efforts pour amener le mourant à des pensées plus consolantes. Son regard était effrayant ; ses lèvres se contractaient sous la forme d'un sourire, hideux mélange de fureur et de désespoir. Bientôt il me demanda une potion calmante pour l'aider à mourir sans trop de souffrances. Avec l'autorisation du major, j'allai la lui chercher. Lorsque je revins à lui, il était mort ; mais sa physiologie n'avait pas changé. Le même sourire, le même regard m'accueillirent. Seulement l'effrayante pâleur de la mort était venue ajouter à l'expression désespérée de ce cadavre inanimé.

— O père ! ô mère ! comment n'aviez-vous pas compris que votre ambition était aveugle, et que vous conduisiez votre enfant au précipice ? Vous lui aviez présenté la gloire humaine comme terme de ses espérances. Sans le vouloir, vous avez été horriblement cruels ; vous avez amusé la jeunesse de votre enfant en lui faisant poursuivre un fantôme, et lorsque hâletant, couvert de poussière et perdant tout son sang, il a voulu saisir quelque chose, il n'a trouvé que le vide, et il est mort dans le plus effroyable désespoir !

Oh ! c'est une grande chose que l'éducation !

BONAPARTE ET JOSÉPHINE

Dans le deuxième volume de ses mémoires—j'ai dit le deuxième, non le second, ce qui signifie qu'il y en aura un troisième qui ne sera pas le dernier peut-être—Mme de Rémusat nous entretient de quelques grands événements du temps : le procès du général Moreau, l'arrivée du pape à Paris, la réunion de la couronne d'Italie à l'empire, la bataille d'Austerlitz notamment ; elle trace de nombreux portraits et nous donne sur la cour de Napoléon et sur les habitudes de l'empereur et de Joséphine des détails bien curieux.

Elle nous apprend que M. de Rémusat décida Napoléon à se raser lui-même "en voyant l'agitation qu'il éprouvait, et même

l'inquiétude tant que durait cette opération faite par un barbier."

"Après beaucoup d'essais, continue Mme de Rémusat, lorsqu'il y eût réussi, il lui arriva souvent de dire qu'en lui donnant le conseil de le faire de sa propre main on lui avait rendu un signalé service."

"Bonaparte, dit-elle ensuite, était quand il régnait si bien accoutumé à ne compter pour rien ceux qui l'entouraient, que ce mépris des autres se retrouvait dans ses moindres habitudes. Il ne se faisait aucune idée de la décence que la bonne éducation inspire ordinairement à toute personne un peu élevée, procédant à une toilette complète dans sa chambre en présence de ceux qui s'y trouvaient quels qu'ils fussent. De même, si un valet de chambre lui causait quelque impatience en l'habillant, il s'emportait rudement sans égard pour les autres ni pour lui-même. Il jetait à terre ou au feu la partie de son vêtement qui ne lui convenait pas. Il soignait particulièrement ses mains et ses ongles ; il lui fallait, pour les couper, une grande quantité de ciseaux parce qu'il les brisait et les jetait quand ils ne lui paraissaient pas suffisamment affilés. Jamais il ne faisait usage d'aucun parfum, se contentant seulement d'eau de Cologne, dont il faisait de telles inondations sur toute sa personne qu'il en usait jusqu'à soixante rouleaux par mois. Il croyait cet usage fort sain. Le calcul entraînait pour beaucoup dans sa propreté, car, ainsi que je l'ai dit, il était un peu soigneux."

Ce n'était pas par négligence de sa propre personne que péchait Joséphine ; jugez-en :

"Elle se levait à neuf heures ; sa toilette était fort longue ; il y en avait une partie qui était fort secrète, et tout employée à nombre de recherches pour entretenir et même farder sa personne. Quand tout cela était fini, elle se faisait coiffer, envelopper dans un long peignoir très élégant et garni de dentelles. Ses chemises, ses jupons, étaient brodés et aussi garnis. Elle changeait de tout linge trois fois par jour, et ne portait que des bas neufs... Quand elle était peignée, on lui apportait de grandes corbeilles qui contenaient plusieurs robes différentes, plusieurs chapeaux et plusieurs châles. C'étaient en été des robes de mousseline ou de percale très brodées et très ornées ; en hiver, des redingotes d'étoffe ou de velours. Elle choisissait la parure du jour et le matin elle se coiffait toujours avec un chapeau garni de fleurs ou de plumes et des vêtements qui la couvraient beaucoup.

Le nombre de ses châles allait de trois à quatre cents ; elle en faisait des robes, des couvertures pour son lit, des coussins pour son chien. Elle en avait constamment une toute la matinée, qu'elle drapait sur ses épaules avec une grâce que je n'ai vu qu'à elle. Bonaparte, qui trouvait que les châles la couvraient trop, les arrachait et quelquefois les jetait au feu ; alors elle en demandait un autre. Elle achetait tous ceux qu'on lui apportait, de quelque prix qu'ils fussent ; je lui en ai vu de huit, dix et douze mille francs."

Et ailleurs : "On lui apportait sans cesse des diamants, des bijoux, des châles, des étoffes, des colifichets de toute espèce ; elle achetait tout, sans jamais demander le prix, et, la plupart du temps, oubliait ce qu'elle achetait."

Avec quelle conviction les marchands devaient dire en parlant d'elle : "La bonne Joséphine."

GUERISON DE LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré des affaires, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la Recette d'un simple Remède Végétal pour la guérison infaillible et permanente de la Consommation, Bronchite, Catarrhe, Asthme, et pour toutes les maladies nerveuses ; après en avoir éprouvé ses merveilleux pouvoirs curatifs dans des milliers de cas, il a considéré de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'envoie à tous ceux qui le désireront cette Recette exempte de frais, en Français, Allemand ou Anglais, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage. Envoyez par la Poste une Etampe, nommant ce papier.

W. W. SHERRAR,

149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

VARIÉTÉS

La nourrice raconte à la cuisinière qu'hier, au square, elle a vu expulser un "monsieur" qui battait une "demoiselle" à coups de parapluie.

— Mais, dit la cuisinière, c'était un voyou, ce monsieur là !

— Oh non ! dit vivement la nourrice, c'était un homme très comme il faut ; en la battant il jurait tout bas !

* *

Qu'on vienne encore nous parler de l'antipathie des gendres contre leurs belles-mères.

Un de ces calomnies disait à son médecin, en parlant de sa belle-mère, qui est sourde et archimoye :

— Docteur, la moitié de ma fortune si vous lui rendez la vue et l'ouïe ! Et les trois quarts... si vous lui enlevez la parole !

* *

Dernièrement, dans un théâtre de province, un baryton commet un couac effroyable.

Rires et sifflets dans la salle. Alors l'artiste s'avançant gravement vers la rampe, et faisant au public les trois saluts d'usage :

— Messieurs, je reconnais que je viens de faire une fausse note... Je la retire !

* *

— Dis-donc, compère, disait un Normand à son compagnon de lit, dis-donc, dors-tu ?

— Dan ! si je n'dormais pas, quoiqu'il me voudrais ?

— Qu'tu me prêtes ton âne pour aller à la foire d'Gisors.

— Ah ben ! compère, j'dors.

— Bah ! tu n'dors pas, puisque tu m'causes.

— Ah ! n'fais pas attention, c'est que j'rêve

* *

Le jeune Auguste arrive en classe avec l'air souffreteux. Il interrompt le cours par des plaintes et des gémissements.

— Enfin où as-tu mal ? s'écrie le maître impatient.

— Maman n'a pas voulu me le dire !...

* *

Au cimetière Montmartre : — Où allez-vous donc ainsi, mon cher Durand ?

— Porter des fleurs sur la tombe de ma femme.

— Pauvre ami ! Cet excellent M. Durand, le rassurant du geste.

— Oh ! j'en ai une autre... au Père-Lachaise !

* *

Le correspondant en province d'une entreprise de pompes funèbres, dont le siège est à Paris, écrivait dernièrement à son directeur :

"La mortalité s'améliore sensiblement. Nous avons eu, ce mois-ci, cinquante décès de plus que la semaine dernière !"

* *

LE PAGE

"Si tu veux te joindre à mes pages,

Dit un marquis au jeune André,

Vingt-cinq écus seront tes gages,

Et de plus je t'habillerai."

Marché des deux parts assuré.

André se couche... Midi sonne.

Point d'André. Le maître s'étonne

Et va son laquais éveiller :

"Eh ! que fais-tu donc là, mon drôle ?"

L'autre répond, non sans bâiller :

"J'attendais, sur votre parole,

Que vous vinssiez pour m'habiller."

Magnifiques Robes en Ours. On porte une attention extraordinaire aux réparages des pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manchons et les Boas sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Manteaux sont en plus grand choix et à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine.

Les Casques sont à meilleur marché que partout ailleurs. On porte une attention extraordinaire aux réparages de pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Sainte-Catherine.

Toutes les Pelletteries sont à grand marché chez Chs Desjardins, 637, 639, rue Ste-Catherine. On porte une attention extraordinaire aux pelletteries chez Chs Desjardins et Cie, 637, 639, rue Ste-Catherine, Montréal.

A nos lecteurs.—C'est avec plaisir que nous recommandons à nos lecteurs de visiter la FRÈRES viennent d'ouvrir au coin des rues Ste-Catherine et Montcalm. L'acheteur y trouvera tout ce qu'il peut désirer—un grand choix, des marchandises de bonne qualité—et des prix raisonnables. Ceux qui connaissent l'un ou l'autre des associés, sont d'ailleurs certains d'être bien servis. L'un d'eux, M. Jos. Archambault, est bien connu comme ancien commis chez MM. Dupuis frères, et l'autre comme ex-associé de la maison Marcotte & Archambault, encanteurs.